

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

No 35, 2me année

J. M. J.

4 Septembre 1892

LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —
— dédiée à la famille

F. A. BAILLAIRGE, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

SOMMAIRE

Tristes vérités	F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre
L'huile de charbon et le lavage des vitres	Mme R. D.
Un lourd fardeau	MARIE-JOSEPH DIDAL
Pensées choisies	X X X
Nouvelle recette	<i>Trad.</i>
Une réparation	<i>Le Figaro</i>
La Seconde Mère	H. G.

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO, 2 CENTIMS

ON S'ABONNE A JOLINETTE P. Q. CANADA.

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

DECISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNEAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER tous LES ARRÉRAGES qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

N. B. — L'abonnement à l'ETUDIANT est encore de 50 centins pour les écoliers, les religieuses et les institutrices.

A l'Œuvre et a l'Epreuve

PAR LAURE CONAN

—:o(—

Roman historique. L'auteur a poli et repoli son ouvrage. Pensées nobles, sentiments délicats, expressions heureuses, couleur locale respectée, cœur humain bien rendu : voilà ce que l'on trouve dans ce volume.

En vente au bureau de l'ETUDIANT : 52 centins, franc de port.

NOUS TENONS A LA DISPOSITION DES AMATEURS :

Le COUVENT de 1886, broché.....	\$0.25
La FAMILLE de 1891, relié.....	1.10
La LITTÉRATURE au CANADA en 1890, reliure de luxe, franc de port.....	60
DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS conjugués, broché, franc de port.....	25
COUPS DE CRAYON, par F. A. B., broché, franc de port.....	25

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

TRISTES VÉRITÉS

Il y a des femmes qui seront toujours malheureuses.

Elles se plaignent avec raison de ce qui fait leur croix, mais elles ne prennent en aucune façon le moyen de se mettre en liberté.

C'est qu'il y a chez elles un grand défaut d'énergie. Il leur semble qu'il leur faut plus de labeur pour se débarrasser que pour endurer.

Ces femmes ont plus de cœur que de tête, mais ce cœur sans tête fait non seulement leur malheur mais encore celui des autres.

*
* *

Que de personnes qui ne songent à s'informer de l'état de votre santé; que lorsque vous êtes mort. Ce défaut de sympathie, lorsqu'il existe dans une famille, diminue de beaucoup l'affection de ses membres les uns pour les autres.

*
* *

Plusieurs de ceux qui sont toujours à se plaindre, passent pour des malades *imaginaires*. Ceux qui portent ce jugement sont parfois dans la vérité, mais l'expérience démontre qu'ils

sont *souvent* dans l'erreur. Ce n'est qu'après un examen très attentif que l'on peut appeler un malade *imaginaire*.

Nous voyons une jeune femme de X***, qui passait pour imaginaire. On fit l'autopsie par curiosité, et l'on trouva dans plusieurs parties de son corps d'horribles plaies, remplies de vers. A ce spectacle, son mari qui était médecin et qui partageait un peu l'opinion commune s'écria, les yeux pleins de larmes : " je ne dirai jamais plus d'un malade qu'il est imaginaire ! "

Nous voyons une autre personne, grasse et colorée, qui n'osait plus dire qu'elle était malade parce qu'un sourire d'in-crédulité accueillait ses plaintes.

Elle mourut plus tard subitement des suites de son mal.

Le malade *vrai* qui s'entend dire *imaginaire* éprouve un véritable martyre.

On ne saurait donc prendre trop de précaution de ce côté, de peur de blesser la charité.

*
* *

Connaissez-vous des mères qui sourient, mais qui voudraient pleurer ? elles sont nombreuses !

Quel effort ne faut-il pas, pour remonter ainsi le courant.

La vie d'un grand nombre est un drame dont les scènes les plus douloureuses se passent *derrière la toile*.

F. A. BAILLARGÉ, Ptre

L'HUILE DE CHARBON ET LE LAVAGE DES VITRES

Voulez-vous laver vite et bien vos fenêtres, mettez dans votre eau un peu d'huile de charbon. Les vitres en reçoivent un brillant considérable, le tout sans odeur désagréable.

Je ne sais si cette recette est mise en pratique. Quant à moi, je m'en trouve on ne peut mieux.

Mme R. D.

UN LOURD FARDEAU

I

Jehan Nourrisson n'avait pas tout l'esprit qu'on aurait pu souhaiter. Ce n'était pas sa faute précisément, ni même celle de ses parents, qui ne pouvaient lui en donner qu'une dose des plus médiocres.

Par contre, il avait une fois vive et très bon cœur.

En son pays, on l'appelait simplement le Bon-homme, surnom qui le peignait au moral et au physique.....

Bien des gens sont qualifiés autrement qui ne le valent pas.

La richesse, la position qu'on occupe dans le monde et je ne sais quel vernis de science ferment souvent les yeux, empoisonnent souvent la langue. Contre l'humble, contre le déshérité, les yeux sont toujours ouverts, la langue, toujours libre.

Jehan Nourrisson se souciait peu de ce qu'on pensait ou disait de lui. Ah ! bien oui, il s'en inquiétait comme d'une paille sur son chemin.

— Fais le bien et laisse causer, lui avait fréquemment répété sa mère.

Cette maxime faisait sa règle de conduite.

Obligé, il l'était au point d'être le valet d'un chacun ; que n'était-il un peu plus avisé !

De toutes parts on le récriait :

— Où allez-vous, Jehan ?

— A Quimper, pour vous servir, Monsieur Kerkaradeck.

— Si vous voyez mon tailleur, réclamez-lui mes culottes.

— Ainsi ferai-je.

Et Jehan portait, son lourd gourdin sous le bras.

— Où allez-vous, Jehan ?

— A Quimper, s'il vous plaît.

— Ah ! Jehan, vous êtes bon ! rapportez-moi les chaussures qu'on m'a promis pour la fête de saint Yves.

— Je les rapporterai, Marianne.

Un peu plus loin, la voix rauque du vieux juge Kériolet l'arrêtait court.

— Où vas-tu, mon gars ?

— A Quimper, pour vous obliger, messire Kériolet, que Dieu garde !

— Dis à mon fils que sa mère se fait vieille, et que la besogne me pèse.

— Aussi vrai que Dieu me voit, je le lui dirai, mon juge.

Et voilà comment, pour être trop bon, Jehan Nourrisson était le serviteur de tout le monde, et comment personne ne se faisait scrupule d'abuser de ses moments.

II

Or, ce jour-là, c'était dès le matin qu'il voyageait, et il marchait un bon pas.

Mais entre sa demeure et la ville de Quimper, le chemin s'allongeait, s'allongeait.

Peu soucieux des fatigues du voyageur, le soleil s'escriyait à lancer ses flèches d'or. Elles atteignaient partout, elles embrasaient tout. Les plantes s'inclinaient jusqu'à terre ; les arbres épandaient autour d'eux leurs rameaux languissants. Dans les pâturages, le bœuf cherchait la fraîcheur de l'ombre, et la brebis l'eau claire du ruisseau. Pas un oiseau ne gazouillait : on n'entendait que le cri monotone du grillon qui répondait à la chanson criarde de la cigale.

Sur le soir, le vent se leva.

Il se leva lourd, brûlant, apportant sur ses ailes rapides des nuages d'une poussière fétide.

Le ciel était rouge comme un couvercle de fonte sortant de la fournaise ; la chaleur suffoquait.

Des voix plaintives s'entendirent, pareilles aux rumeurs du vent dans les forêts ; elles pleuraient et sanglottaient.

— Nous mourons ! Pitié ! pitié !.....

Jehan avançait, marchant d'un pas ferme, les yeux tournés vers l'horizon en feu. Il portait son habit plié sur l'épaule,

s'essuyait le front sous tous les arbres de la route et respirait à grands traits l'air échauffé et meurtrier.

Sa poitrine embrasée râlait comme un soufflet de forge racorné par l'usage ; mais le digne homme ne se plaignait pas.

Enfin, le soleil s'éteignit derrière les montagnes de l'occident ; de grandes ombres se montrèrent ; le vent perdit de son impétuosité ; il y eut un peu de calme et presque de fraîcheur.

III

Une rivière coulait bruyamment entre deux rives escarpées. On l'entendait de loin, avec un frémissement de bien-être. Ah ! l'eau fraîche et courante, quand on brûle !...

— Je n'ai donc plus qu'un courage, murmure d'une voix satisfaite Jehan ; voici la rivière.

— Pitié ! pitié ! cria dans la nuit une voix éplorée.

— Qui est là et m'implore ?

— Un voyageur épuisé et malheureux.

— Je suis bien votre serviteur. Que voulez-vous de moi ?

— Que tu me soulèves dans tes bras, Bonhomme, et me portes par delà la rivière.

— Moi-même je succombe aux fatigues de la marche et au poids du jour ; il ne sera pas dit pourtant que j'ai repoussé un frère malheureux. Qui êtes-vous ? et où allez-vous ?

— Que t'importe, Bonhomme ? Je souffre, voilà tout.

— Vous avez raison, et ma curiosité n'a pas le bon sens. Vous avez besoin de moi, cela suffit. Au nom du crucifié du calvaire, montez sur mes épaules, et je vous porterai sur la rive opposée de la rivière.

Jehan vit alors avec stupeur un être singulier se lever de la poussière du chemin et s'avancer vers lui.

Ce n'était pas un enfant, et il en avait la voix ; ce n'était pas un vieillard, et il en avait les cheveux blancs ; ce n'était pas une femme, et il en avait le visage frais et imberbe.

— Saurai-je du moins votre nom ?

— Mon nom ? Tu voudrais savoir mon nom, Bonhomme ?

gémît le petit homme en hissant son corps maigre et fluet sur les épaules de son charitable compagnon. Mon nom t'importe peu ; marche seulement, car je n'aime pas la fraîcheur, moi.

Jehan Nourrisson ne répliqua point.

Il se prit à cheminer dans la direction de la rivière.

V

Elle était peu profonde, la rivière, mais de pont il n'y en avait pas pour la traverser.

Chaque piéton ôtait, s'il le jugeait à propos, sa chaussure, puis la traversait à gué.

— Mon fardeau ne pèse pas plus qu'une plume, murmura doucement Jehan en prenant le gué ; je passerai aussi aisément que d'habitude.

Quand il fut dans le lit sablonneux de la rivière, l'eau lui monta jusqu'aux genoux, le vent mugit comme pour tout renverser, et le petit homme, effrayé, se cramponnant aux épaules de son compagnon, pleurait à chaudes larmes.

— Ne pleurez pas, dit la voix calme de Jehan ; ce n'est pas la première fois que le vent est fort, que l'eau est profonde, que la lumière s'éteint quand je traverse la rivière. Rien de fâcheux ne nous arrivera, j'en réponds.

Le petit homme ne l'écouta guère ; il continua de gémir et de serrer le cou de son bienfaiteur.

Au milieu du lit de la rivière, l'eau gonflée atteignait la poitrine de Jehan ; le vent poussait de rauques gémissements, arrachant çà et là des branches d'arbres, écroulant de menues pierres des flancs des rochers.

— Oh ! oh ! pense le voyageur, d'où vient tant de furie ? Le Ciel en voudrait-il à mes jours ?

Et il sentit que son fardeau pesait, que les flots étaient forts, que le vent le portait vers l'abîme.

— Malheureux ! cria le petit homme, as-tu juré ma perte ?

— Que craignez-vous ? Ma vie vaut la vôtre. Je fais de mon mieux.

— Je suis perdu, je suis mort !...

— Tranquillisez-vous, et n'ajoutez pas à ma peine.

— Alors les jambes de Jehan tremblèrent, battues par le torrent, qui menaçait de l'entraîner ; de grosses gouttes de sueur perlèrent à ses tempes. Il se sentit froid au cœur.

Des voix plaintives montaient du fond de la rivière, montaient des profondeurs des forêts, montaient de l'abîme des ténèbres. Le vent criait comme une âme en peine :

— Mort aux pécheurs !.....

Jehan tressaillit, et s'adressa au petit homme :

— Vous pesez autant que le péché ; qui êtes-vous donc ?...

Le petit homme poussa un éclat de rire strident, et ses mains crochues se nouèrent plus fort autour du cou de celui qui le portait.

— Marche ! marche ! dit-il, l'eau m'épouvante.

Le pauvre Breton ne savait que penser. Il se signa dévotement, et presque aussitôt son pied heurta la rive opposée de la rivière.

MARIE-JOSEPH DIDAL.

(A CONTINUER)

PENSÉES CHOISIES

S'occuper à rechercher les défauts d'autrui est un signe qu'on ne s'occupe guère des siens.

(S. Fr. de Sales.)

Un ange dit un jour à une âme qui priaît dans le silence de son cœur : Mais que faites-vous ? Vous ébraulez les cieux, et l'on n'entend que vos cris dans la cour céleste.

(S. Bernardin de Sienna.)

L'honneur des femmes est mal gardé quand la vertu et la religion ne sont pas aux avant-postes.

(de Lévis.)

NOUVELLE RECETTE

MORT AUX PUCES

Traduit pour la FAMILLE

Le meilleur et le plus efficace moyen pour débarrasser une maison de puces, car il en vient assez souvent des terrains sablonneux, qui s'introduisent de préférence dans le crépis des maisons nouvelles, en bois, c'est d'arroser les murs, planchers et plafonds, à l'intérieur, avec : — une solution de 1 partie d'acide carbolique dans 20 parties d'eau.

UNE RÉPARATION

M. de X..., avait admis dans son intimité un jeune homme qui disparut un jour en lui volant une somme de 5,000 francs. A la fin de la semaine un vénérable prêtre apprenait que M. de X..., avait porté plainte. Le bon abbé aussitôt entrevit la honte et le châtement qui allaient atteindre le jeune égaré. Il le chercha, le trouva, lui fit entendre le langage du devoir. Ployé sous ses remords, le pauvre garçon tomba à genoux et pleura.

— Que manque-t-il à la somme en question ? demanda le prêtre.

— 350 francs.

— C'est bien. Attendez-moi.

Et l'excellent prêtre, allant trouver M. de X..., lui dit :

— Ecoutez-moi, au nom de la charité. Supposez que vous retrouviez dans une heure vos 5,000 fr. sur ce bureau, ne vous serait-il pas possible d'oublier tout et de retirer votre plainte ? Nous ne sommes pas des juges, nous ; Dieu nous enseigne la bonté, et c'est nous qu'il jugera.

M. de X..., ému, n'attendit même pas la restitution de son argent et courut au parquet, où il pria M. le procureur de la République de ne pas suivre son affaire.

Quand il rentra chez lui, les 5,000 fr. étaient sur son bureau. Le brave prêtre avait parfait la différence et sauvé un homme.

— *Le Figaro.*

LA SECONDE MERE

XIV

— C'est vous, Odile, qui parlez ainsi ? fit Richard.

— Oui, mon mari, c'est moi. Comme chef de famille, vous avez le droit et le devoir de réprimander votre fils ; — comme père, vous ne deviez pas lui dire qu'il avait fait exprès de manquer... même si c'était vrai ! Et ce n'est pas vrai !

Mme Brice écoutait Odile avec une sorte d'amère componction. Après le premier mouvement d'humeur qui l'avait entraînée à appuyer le dire de son fils, elle sentait que sa bru avait raison ; le caractère d'Edme était rétif, ombrageux, difficile, mais il n'avait jamais été accusé de duplicité ni de calcul ; elle se repentait maintenant d'avoir été si dure.

— Je vais le voir dans sa chambre, dit-elle en se levant.

Richard l'arrêta d'un geste bref.

— Je vous prie, ma mère, dit-il, de n'en rien faire. Mon fils a besoin d'une grande et sérieuse leçon, je me charge de la lui donner ; il gardera les arrêts jusqu'à ce que je les lève, et moi seul aurai de communication avec lui jusque-là.

En d'autres temps, Mme Brice eût protesté avec énergie et probablement enfreint cet ordre ; mais l'âge et son état de santé lui avaient ôté beaucoup de son courage actif ; après avoir adressé à son fils quelques paroles pour l'engager à l'indulgence, elle entra chez elle, afin d'y pleurer tout à son aise.

Richard et Odile restèrent seuls ensemble ; elle pâle, mais résolue, lui très irrité, retournant dans son esprit une grosse colère qu'il ne savait trop comment exprimer.

— Odile, dit-il enfin, voilà la première fois depuis notre mariage que je vous trouve en opposition ouverte avec moi, et je m'étonne que ce soit au sujet de mon fils.

Elle le regarda en face, sans bravade, mais sans frayeur, et dans ses yeux tristes, Richard vit qu'il ne la réduirait pas facilement.

— C'est la première fois, répondit-elle, que je vous vois commettre une faute.

— Une faute?... répéta Richard dont les lèvres blanchirent.

— Oui, mon mari, une faute envers votre fils, que votre devoir est de punir s'il fait mal, mais non d'accabler quand il est innocent.

— Innocent ! fit Richard avec un rire amer.

— Innocent, aujourd'hui, j'en fais serment pour lui. Vous devriez le consoler, et vous l'écrasez !

— Alors, je ne connais plus mes devoirs de père ?

— Vous les méconnaissez en ce moment.

— Et c'est vous qui prétendez me les apprendre ? Odile rougit faiblement.

— Je ne suis pas sa mère, dit-elle d'une voix altérée, mais je suis pour lui comme si je l'étais ; j'ai fait mon devoir de mère autrefois, je le ferai encore aujourd'hui, même si ce devoir doit nous mettre en opposition.

— C'est-à-dire, s'écria Richard avec fureur, que vous l'avez gâté par votre faiblesse, faussé par votre indulgence... En vérité, ce n'était pas la peine de le soustraire à l'influence de ma mère pour le faire tomber sous la vôtre.— A vous deux, vous l'avez fait ce qu'il est, et maintenant, toutes les deux vous vous entendez contre moi !

Odile était restée debout, les mains frémissantes, la tête haute et les yeux baissés.

— Eh bien ? fit Richard, qui aurait eu besoin d'une réplique pour aviver sa colère.

— Vous ne le connaissez pas ! dit sa femme en faisant appel à toute son énergie pour rester calme. Sous sa nature indisciplinée, véhémence, il en cache une autre, tendre et impressionnable comme celle d'une femme, et celle-là souffre, Richard, entendez-vous ? Il souffre, je le sens, moi, avec mon cœur... mon cœur de mère... oui, Richard ! Vous pouvez sourire... mes entrailles n'ont point porté d'enfant, mais mon cœur est en lui, votre fils, parce qu'il est en vous, mon mari... Je vous dis

qu'il ne faut pas pousser à bout ces natures promptes et passionnées. Laissez moi aller vers lui, Richard, — je vous dis qu'il se déchire le cœur, et que je veux le voir... je ne veux pas qu'il souffre...

— Il l'a mérité, fit Richard, plus ému qu'il ne le voulait le laisser paraître.

— Qu'il souffre injustement et qu'il vous maudisse, acheva Odile.

Cette dernière phrase ralluma la colère de Brice.

— Qu'il souffre injustement, en vérité ! Et qu'il me maudisse ? Vous réservez votre indulgence pour ceux qui me maudissent ? En voilà assez, Odile. Vous ne le verrez point, je vous le défends.

Il sortit là-dessus, laissant l'âme d'Odile douloureusement combattue.

Elle demeura un instant immobile, se demandant ce qu'elle allait faire ; sans doute, elle devait obéir à son mari, et pourtant, un irrésistible mouvement la poussait vers le fils puni ; elle essaya de se distraire, prit un livre, l'ouvrit, et le rejeta, ne pouvant songer à autre chose.

Il lui semblait que de cette chambre dont l'entrée lui était interdite sortait un grand cri d'appel, un long gémissement vers elle.

— Ma mère, ma mère, disait la voix suppliante, vous m'avez aimé, je vous aime, ô ma mère !

Elle fit deux ou trois pas, cherchant à fuir l'obsession, puis, soudain, n'y pouvant tenir, elle alla droit à la chambre du jeune homme, et tourna le bouton très doucement, sans bruit. La porte résista. Au lieu d'insister, elle fit légèrement le tour par un corridor et passa par le cabinet de toilette ; la clef était tournée aussi. Elle prit peur et courut chercher Jaffé.

Edme, entré dans sa chambre d'un pas automatique, s'était enfermé instinctivement, pour n'être pas troublé dans son angoisse, puis s'était assis devant son bureau.

Ses livres, ses cahiers couverts de chiffres attestaient le travail des derniers jours.

— Expès ! O mon Dieu ! dit-il à voix basse. Expès ! Il le croit ! Je suis déshonoré !

Il resta quelque temps écrasé sous ce mot, ne pensant pas, n'essayant même pas de rattacher par un lien logique les fragments d'idées qui voletaient dans son cerveau, avec une allure lourde d'oiseaux de nuit.

— Et ma mère Odile le croit aussi, pensa-t-il soudain : elle n'a rien dit... elle me regardait... qu'est-ce qu'elle pensait ?

Il essayait vainement de se rappeler l'expression des yeux d'Odile ; sa mémoire refusait de le servir.

— Elle doit penser comme mon père, se dit-il enfin. Elle l'aime tant ! Elle le respecte, elle le croit toujours... Et pourtant, ô mon père, Dieu sait que cette fois vous n'avez pas raison !

L'amertume de l'accusation était si grande, qu'il sentait un goût de fiel dans sa bouche, un dégoût de toute chose l'envahissait jusqu'à la nausée.

— Une carrière brisée ! se dit-il ; je ne serai jamais bon à rien... et personne ne m'aime plus... Faut-il que mon père me méprise pour m'avoir traité ainsi !... Je suis déshonoré !

Il trouvait une volupté d'agonie à répéter ce mot, à le laisser retomber sur lui comme une massue. Le garçon d'autrefois qui s'était enfermé dans sa chambre et qui y était resté sans manger, vivait encore dans l'Edme d'aujourd'hui, mais avec une autre force, d'autres souhaits, avec une âpreté sombre que l'enfant n'avait pas connue, avec un dégoût de la vie que la vingtième année professe souvent, parce qu'elle ne connaît pas le prix de l'existence.

— Déshonoré ! pensait Edme. Il y en a qui vivent avec cela... moi, je ne pourrais pas !

Il songea soudain à Odile, à sa maladie, au baiser qui les avait faits mère et fils, et il eut une soif immense de ses caresses.

— O ma mère ! s'écria-t-il, envoyant toute son âme vers elle, vous m'avez aimé, je vous aime ! O ma mère Odile, pourrais-je vivre sans votre tendresse, avec votre mépris ! Puisque mes paroles sont vaines, un acte vous convaincra peut-être... Ma

mère Odile, quand je serai mort, vous me croirez, vous me pleurerez !...

Il ouvrit un tiroir de son bureau et y prit le revolver qui l'accompagnait dans ses courses solitaires aux Pignons. Il ôta les capsules, fit jouer l'arme élégante et précise, la rechargea et la posa près de lui ; puis il prit du papier et écrivit :

“ Ma mère Odile, depuis que vous m'avez sauvé la vie, je vous ai aimée entièrement et sans réserve. Vous direz à mon père que ce n'est pas exprès que j'ai manqué mon examen, et il vous croira. Moi, il refuse de me croire ; je ne lui ai pourtant jamais menti, mais le coup était très dur pour lui, et je comprends qu'il en ait été irrité. Je meurs sans regrets, ma mère Odile, parce que vous ne me mépriserez plus quand je serai mort.”

Il s'arrêta là et laissa tomber sa tête dans ses mains en pleurant.

Quel est l'être jeune, vaincu par le sort, qui, au moment de s'ôter la vie, n'a pas pleuré sur lui-même ? La fille de Jephthé alla pleurer sur la montagne avec les amies de sa jeunesse ; les tristes de l'existence moderne pleurent seuls, sans poésie, dans la chambre où le destin les a poussés, mais ces larmes sont les mêmes que dans les montagnes de Juda ; c'est toujours la même douleur jeune et pleine de sève qui se fait jour entre les doigts, comme les larmes de la résine entre l'écorce du sapin bléssé.

Quand il sentit ses larmes tarries, il releva la tête, relut ce qu'il avait écrit, ajouta d'une écriture hâtive et enfantine : “ J'embrasse ma grand'mère et ma sceur Yveline”, puis signa bravement son nom : “ Edme Brice”, avec un grand paraphe.

Au lieu de cacheter sa lettre, il la laissa sur son bureau et prit son revolver dans la main droite. Au moment de le tourner sur lui-même, il se pencha sur le papier et mit un baiser à côté de la signature, puis, d'un pas ferme, il alla jusqu'à son lit, s'assit au bord, et posa le canon de l'arme sur sa tempe.

Une clef jona dans la serrure du cabinet de toilette, mais il ne l'entendit pas. Il pensait à des choses si hautes qu'elles en

devenaient très douces. L'égoïsme de ses vingt ans lui cachait l'horreur de son action vis-à-vis des siens ; il ne voyait qu'une chose : il quittait une vie difficile pour entrer... où ? dans quoi ? Il n'en savait rien ; les idées philosophiques d'un candidat refusé qui veut mourir ne sauraient être très nettes. Il avait une vague impression qu'il allait retrouver sa vraie mère.

— " Elle ne sera pas jalouse de ma mère Odile ! " fut la dernière idée franche qui traversa son cerveau.

En un même moment il vit Odile devant lui, et sentit qu'elle lui arrachait son arme. Le coup partit, et la balle s'enfonça dans le pied massif du bureau.

— Vous n'avez pas honte ? lui cria Jaffé en le secouant par le collet.

Il sentit qu'Odile le prenait dans ses bras et l'embrassait. Il revenait de si loin, l'impression était si douce qu'il ne put la supporter, il perdit connaissance.

— Il ne se serait pas tué déjà, madame ? demanda Jaffé avec des yeux qui lui sortaient de la tête.

— Non, répondit Odile, il n'est qu'évanoui.

— Oh bien ! nous allons le frotter ! répliqua le domestique en se mettant à l'œuvre.

Richard Brice entrait hagard, appelé par le bruit.

— Je vous ai désobéi, lui dit simplement sa femme en lui remettant l'arme. Vous voyez bien qu'il ne l'avait pas fait exprès. Allez, Richard, votre fils est un noble garçon, mais son cœur est malade, et c'est cela qu'il faudra guérir.

XVI

Certaines situations très tendues ne peuvent se dénouer que par un accident tragique : certains malentendus trouvent par l'appréhension d'une catastrophe une solution aisée et facile. Sans la tentative de suicide du malheureux Edme, les rapports entre son père et lui fussent peut-être restés pénibles éternellement et douloureux ; la bonne foi du jeune homme ne pouvant plus être mise en doute, Richard sentit dans son cœur une grande floraison de tendresse pour son premier-né.

Ce qui s'était passé relativement à l'examen n'était pas en soi bien grave ; rien n'était plus aisé pour Edme que de se présenter à nouveau pour l'année suivante, puisqu'il se trouverait encore dans la limite d'âge. Un nouveau professeur fut choisi, afin d'écarter de l'esprit du candidat autant de souvenirs désagréables que c'était possible, et Edme s'épanouit sous un régime différent, sûr d'être désormais compris et désormais deviné, lorsque sa maladresse lui donnerait l'apparence de torts qu'il n'avait pas.

L'année suivante, il se présenta et fut reçu dans les vingt premiers. Ce succès, qui réjouit infiniment le cœur du père, fut pour Odile l'occasion d'une des plus douces sensations de sa vie, car Richard l'en remercia sincèrement.

— Vous êtes le bon ange de la famille, lui dit-il, et je ne sais, sans vous, ce que nous serions devenus, car ma mère, Edme et moi, nous sommes trop pareils pour ne pas nous heurter souvent ; c'est vous qui êtes le lien et la force de nos âmes !

— Hélas ! fit Odile avec un joli sourire, je ne vous ai pas encore rendu notre fille, mais s'il plaît à Dieu, cela viendra !

— Croyez-vous ? dit Richard soudain assombri ; j'ai grand-peur que le regret ne nous en reste toute la vie !

Odile, au fond, feignait une confiance qu'elle n'avait pas. Un instant, elle avait cru possible d'arriver au cœur d'Yveline ; maintenant, elle se demandait si elle n'avait pas rêvé le semblant de bonne grâce et d'amitié qu'elle avait escompté trop tôt.

La question de présenter la jeune fille dans le monde devenait de jour en jour plus pressante, et Mme de la Rouveraye, malgré toute sa diplomatie, ne saurait l'éluder beaucoup plus longtemps. C'était à Mme Richard qu'appartenait incontestablement le droit et le devoir de présenter Yveline. Faudrait-il donc renoncer à l'avoir chez elle ? faudrait-il se soumettre à perdre la moindre parcelle d'une autorité, d'une influence dont Mme de la Rouveraye ne s'était jamais montrée plus jalouse ?

Ce n'était pas sans raison que la grand'maman se sentait inquiète. La nature de la jeune fille, ployée, non rompue par

Pédication, se faisait jour à de certains moments avec une fougue inattendue. Yveline était bien la sœur d'Elme et la fille de son père. La politesse indifférente de son éducatrice avait pu lui donner un vernis superficiel ; bien mieux, pendant les années d'enfance, elle avait été réellement l'aimable petite fille parfaitement égoïste et bien élevée, qui à des yeux mondains semblait l'enfant modèle. Mais on ne peut briser par les circonstances extérieures un organisme vivant et fort : la vraie nature d'Yveline, une fois soustraite à l'influence unique, s'était développée au milieu de compagnes de son âge, par l'étude, par le contact, par la réflexion ; la chaleur de cœur, qu'on croyait nulle ou éteinte en elle, couvait dans la cendre, dévorant chaque jour sa mince enveloppe, prête à éclater au premier choc.

C'est le sentiment de cette vie latente qui, par une pudeur exagérée, forçait Yveline à se replier davantage sur elle-même à sembler plus indifférente et plus indifférente et plus glacée. La jeune fille avait presque peur de ce qu'elle devinait dans son âme ; elle aurait rougi, dans une société où tout n'était qu'apparence, de laisser soupçonner une pareille intensité de vie ; elle se serait crue en faute, si l'instinct irréprouvable de la vie ne lui avait répété qu'elle n'était pas faite uniquement pour sacrifier aux conventions spéciales du monde qu'affectionnait Mme de la Rouveraye.

C'était un monde charmant, mais creux et vide. Les femmes y étaient parfaitement bien élevées, les hommes s'y montraient sans reproche, les opinions y étaient modérées, les actions pondérées, les sourires ne s'y accentuaient jamais trop, afin de ne pas dégénérer en rire : d'abord parce que le rire bruyant est vulgaire, et aussi parce qu'il creuse des plis sur le visage. Aussi les femmes y étaient éternellement jolies ; la vieillesse ne s'y trahissait que par les défaillances du teint, et encore savait-on corriger les erreurs et les faiblesses de la nature. Les jeunes gens étaient bien mis et saluaient à ravir ; les jeunes filles s'y mariaient sans qu'un pli de leur jeune front trahit une préoccupation intérieure ; mais, chose assez singulière, les jeunes gens de ce monde n'épousaient point les jeunes ; ils paraissaient, valsaient, cotillaient, puis disparaissaient pour ne plus revenir que longtemps après, mariés ou dignitaires.

Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIRGÉ

—(o)—

320 pages, belle reliure, l'exemplaire 75 centims.

En vente, au Collège Joliette, dès samedi, 4 juin.

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centims relié 60 centims, franc de port Hâtez-vous, car on n'a imprimé que 620 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

Madame Theo, 102 rue Cherrier, Montréal, circ les fleurs naturelles, travaille les ornements d'église, enseigne la dentelle au carreau, Valentien-nes, Mâlines e Duchesse. Visite sollicitée.

Prime offerte aux abonnés de la FAMILLE

Comme nous l'avons annoncé, les ENGLISH HOMONYMS et les HOMONYMES FRANÇAIS, du même auteur, se vendent, l'exemplaire broché 30 centims, relié 50 centims.

Jusqu'à nouvel ordre, qu'on se le dise, il y aura pour chacun de ces deux volumes une réduction de 50 pour cent pour les abonnés de la FAMILLE.

C'est-à-dire que les abonnés de la FAMILLE peuvent avoir l'exemplaire broché pour 15 centims, et l'exemplaire relié pour 25 centims, franc de port.

S'adresser à F. A. Baillairgé, Ptre.

P. S. — Les premiers venus seront les premiers servis.

Attention !!

N'oubliez point que les abonnés de l'ETUDIANT peuvent avoir les HOMONYMES FRANÇAIS de Chs Baillairgé pour 15 centims, et le ENGLISH HOMONYMS du même auteur, pour le même prix.

VOUS QUI ÊTEZ CHAUVES

Vous dont les cheveux, autrefois **NOIRS** ou **BLONDS**, sont devenus prématurément gris, lisez attentivement les témoignages importants qui suivent.

TÉMOIGNAGE DE O. N. FRÉCHETTE, ECR.,
L. ROBITAILLE, ECR., Pharmacien.
CHER MONSIEUR,

Permettez-moi de vous offrir mes félicitations au sujet de votre excellente préparation, le RESTAURATEUR DE ROBSON, dont j'ai eu occasion d'apprécier les effets tout à fait merveilleux. Sur la recommandation d'une personne qui s'en servait, je me procurai une bouteille de ce Restaurateur, pour voir s'il aurait pour effet d'arrêter la chute de mes cheveux qui tombaient rapidement. J'en avais à peine fait cinq à six applications que mes cheveux cessèrent de tomber. Je recommanderai certainement avec plaisir le RESTAURATEUR DE ROBSON à toutes personnes souffrant du même inconvénient.

Bien à vous, O. N. FRÉCHETTE,
Représentant la Maison Ira Gould & Fils,
Montréal, 21 Novembre 1890.

TÉMOIGNAGE DE M. LE NOTAIRE U. LIPPÉ,
ST-JEAN-DE-MATHA.

Représentant du Comité de Joliette au
Parlement Fédéral,

On fait usage depuis plusieurs années dans ma famille du RESTAURATEUR DE ROBSON pour la chevelure, et l'on se trouve très bien sous tous rapports de son emploi. Non-seulement ce Restaurateur rend aux cheveux gris leur couleur naturelle, mais il en prévient la chute et favorise leur croissance. Suivant moi le RESTAURATEUR DE ROBSON est la préparation *par excellence* pour les cheveux.

U. LIPPÉ N.P.
St Jean-de-Matha, 15 Janvier 1886.

TÉMOIGNAGE DE CHARLES TELLIER, ECR.,
MARCHAND, ST FELIX DE VALOIS

Je fais usage, depuis plusieurs années, du RESTAURATEUR DE ROBSON. Cette excellente préparation m'a donné la plus entière satisfaction pour les raisons suivantes:

1o Grâce à son usage, les cheveux recouvrent leur couleur *primitive*. Ainsi, mes cheveux, blanchis depuis plus de trente ans, sont revenus *blonds* comme dans le temps de ma première jeunesse.

2o Mes cheveux tombaient depuis longtemps lorsque je commençai l'usage du RESTAURATEUR DE ROBSON. Je n'avais pas encore employé la moitié d'une bouteille qu'ils cessèrent de tomber. Aujourd'hui mes cheveux *tiennent* mieux que jamais.

Ma femme, qui souffrait du même inconvénient (chute de cheveux), a employé le Restaurateur avec un succès tout aussi satisfaisant.

Mon fils, âgé de vingt-quatre ans, après une maladie de plusieurs mois, voit tomber ses cheveux de manière à lui faire croire qu'il allait devenir tout à fait chauve, quand, sur ma recommandation, il se met à faire usage du RESTAURATEUR DE ROBSON, dont l'emploi non-seulement arrête de suite la chute de ses cheveux, mais les fait pousser de nouveau et très vigoureux.

3o En outre de ces qualités ci-dessus mentionnées, le RESTAURATEUR DE ROBSON nettoie la tête d'une manière vraiment admirable. Les peaux sèches disparaissent sans retard. . . .

CHARLES TELLIER.
St Félix de Valois, 19 Mars 1888.

LE RESTAURATEUR DE ROBSON EST EN VENTE PARTOUT

A 50 cts la bouteille.